

Adagio nocturne

Lentement, la nuit est tombée sur notre petite ville. Le ciel rougeoie encore un peu derrière la crête du Seelberg, ligne d'horizon de mon enfance. Je n'avais jamais vu la mer. Les bruits se font rares, le chien du voisin aboie sans conviction, comme tous les soirs, mais il va se taire car il n'y a plus rien pour l'énerver. Le dernier train de Strasbourg vient de quitter la gare, son bruit saccadé sur les rails se perd dans la nuit, il n'emporte que de rares voyageurs. Un motard fait pétarader son engin et s'éloigne vers le Nord. Les oiseaux se sont tus depuis longtemps, ils suivent le rythme de la nature et se couchent quand la nuit s'installe, demain matin ils seront les premiers à annoncer le lever du soleil. Mais je n'ai jamais vu dormir un oiseau. Les derniers clients quittent le Café de l'Arbre Vert, ils causent sur le trottoir, j'entends des éclats de voix féminins aux accents bien de chez nous, bientôt avalés par la nuit

Il est dix heures, un son grave se lève dans la nuit : c'est la cloche de l'église protestante qui, autrefois, annonçait la fermeture des portes de la ville. Les portes ont disparu mais la cloche est fidèle à son rituel depuis des siècles. Ce son harmonieux et profond, venu de la nuit des temps, se propage sur les toits de la ville et chasse tous les mauvais esprits, je pourrais l'écouter pendant des heures.

Madame Schmidt, notre institutrice, nous disait que les cloches existent depuis des temps immémoriaux. Les Egyptiens fêtaient Osiris avec des cloches et chez les Romains elles annonçaient les grands rassemblements. Elle savait beaucoup de choses, Madame Schmidt, mais nous lui rendions la vie difficile. Elle était rondelette et portait sur son nez des lunettes cerclées de métal, parfois on la voyait avec un pince-nez. Le col dur de son chemisier lui montait jusqu'au menton, elle était même un peu barbue, un baiser d'elle était horrible à imaginer mais cela ne s'est jamais produit. Son sourire bienveillant était désarmant, la méchanceté n'avait aucune prise sur elle mais étions-nous vraiment méchants ?

Les cloches de l'église catholique se manifestent dès le matin de bonne heure. A six heures déjà, quelques petites mères vont prier à l'église mais nul ne connaît le contenu de leurs prières. Madame Schmidt, elle aussi, se rendait à l'église dès potron-minet, elle ne priait sans doute pas pour les garnements qui s'amusaient à la charrier jour après jour. Et pourtant, qui sait ? Elle est sûrement montée au ciel, sa bienveillance aura été récompensée.

Les cloches ont connu beaucoup de déboires. En temps de guerre on les a coulées pour en faire des canons et quel en a été le bénéfice ? Les hommes se sont rassemblés au son des cloches, les canons ont servi à les tuer. Nos églises ont échappé à ce triste sort, je ne sais par quel miracle. Sans leurs cloches, elles n'auraient été que des carcasses vides et muettes, des témoins de la folie destructrice des hommes.

Ce soir, je chasse ces sombres pensées de ma tête. Je me pénètre de la musique de la cloche de dix heures et de son message de paix et je sais qu'elle va bercer mes rêves. Franz Schubert, on ne l'a jamais vu dans nos contrées mais sa musique nous est bien parvenue. Ce train de Strasbourg que la nuit vient d'engloutir, je le prenais autrefois pour me rendre à ma leçon de piano. Je trouvais mon prof théâtral quand, en jouant les sonates composées par Schubert à la fin de sa vie, il se penchait sur son piano jusqu'à toucher le clavier de son front, il cherchait à faire corps avec l'instrument. Il donnait libre cours à l'émotion, sans aucune retenue, alors que je cherchais à cacher la mienne. Les adolescents se veulent durs.

Le temps s'est chargé de m'apprendre le prix de l'émotion et je comprends maintenant qu'il n'y a pas de créativité sans émotion. Mon prof n'en faisait pas trop comme je le pensais et je lui rends justice aujourd'hui. C'est lui qui m'a fait aimer la musique, sans lui je serais insensible à la magie de la cloche du soir, dont le rythme cadencé est un adagio comme celui de la sonate en ut mineur. Je payerais cher la possibilité de prendre le train du soir et de retrouver mon maître d'autrefois, qui a peut-être rejoint Madame Schmidt au paradis de tous les êtres de bonne volonté.

Dans la nuit qui l'enveloppe, le Seelberg n'est plus qu'une masse sombre, mais sa présence me rassure. Autrefois, je croyais que l'Angleterre, c'était juste de l'autre côté.